

VIEUX CHAMEAU

Chroniques Mauritaniennes

Aquarelle originale d'Alain Libereprey

Du même auteur :

De l'incohérence des mots

Chroniques indiennes

A Malproprement parlé

Ne déplace pas la borne antique

Vite !

À Chibani qui m'a guidé tout au long de ces dix années
d'errance,
À ma femme, qui par ses encouragements et son exigence, a
permis que ce livre fût,
À mes enfants qui ont pardonné mes absences.

Clovis Hadj Adjémi

**VIEUX
CHAMEAU**

Chroniques Mauritaniennes

Préface

Le bougnoule a toujours fait mauvais genre dans les églises hexagonales. Mais, couronné par l'Église, Clovis demeure le roi des Francs. C'est-à-dire des gens « libres ; affranchis, libérés de certaines servitudes ; s'exprimant ou se présentant ouvertement, sans artifice, ni réticence ; forts de caractères de pureté et/ou de naturel » ? Sans présumer, ici, de ce que l'Histoire a pu lever de cette équivoque, disons simplement que Clovis Hadj Adjémi s'est bel et bien employé, lui, à lui donner du corps. Et ne cesse de le faire : « La vie enseigne aux hommes, non pas le droit des entreprises », dit-il, « mais la possibilité de défendre le sol de leurs ancêtres, leur culture, leur manière d'être au monde. J'écris la vérité et ce qui en découle : l'amertume d'être né ; quelques fulgurances qui me viennent de trop loin pour les expliquer ».

Musulman de très vieille famille catholique de l'Ouest de la France, c'est en plein désert mauritanien que j'ai rencontré Clovis Hadj Adjémi. Il y venait réveiller en secret la mémoire de son autre nom, Mechri, celui du chef de la communauté soufie qui a accueilli ma propre recherche de vérité. De quoi largement fonder une amitié. Environnée de questions probablement aussi neuves que l'humanité : « Où va-t-il ce broussard assoiffé, sans guelta pour humecter ses lèvres ridées ? Où marche-t-il ce péquenot sevré d'horizon, incapable de suivre une direction jusqu'au bout ? » Mais combien d'expatriés ont-ils à vivre de telles interrogations ?

Alors professionnellement occupé entre guide touristique et consultation onusienne, Clovis n'était donc guère étranglé par « la cravate qui lui pendait au cou comme une vilaine balafre à l'âme ».

Et de dresser en conséquence quelques cinglants et lucides constats :

« Les anges ont quitté les bureaux de l'O.N.U de Nouakchott. L'air était trop mécaniquement frais. Comment voulez-vous que certaine médiocre fonctionnaire fraîchement mutée à Nouakchott ne se prenne pas pour Loana invitée à Hollywood et que certains autres ne s'imaginent pas en Indiana Jones en mission chez Mohamed ? Cette tragique inanité rend tout changement impossible, pour la simple raison que le système, de haut en bas, fonctionne merveilleusement. »

Et cependant Clovis Mechri « n'en voulait à personne, c'est pour cela qu'on l'aimait... » Profondément chrétien, c'est à l'écoute de tous qu'il entendait – entend toujours... – laisser fleurir ses racines musulmanes et les récits de ses escapades avec ses nombreux amis mauritaniens – Cheïbani, Sidi, Adnan, Moussa, Mahmoud, Dongo, Mohamed, Ahmed, Jibril... – témoignent de la richesse de son cœur, sa capacité d'accueil de la différence. « On enseignait aux élites que les nécessiteux sont une nécessité. Je regrette de n'avoir pu témoigner à aucune tribune, de la nécessité de remplacer les ascètes du sous-développement durable par des épicuriens de la misère. Tout est neuf peu de temps [...] Ils goûtent, ces vieillards carrés contre un mur chaud, à la rencontre avec eux-mêmes ». Avec, au final, toujours la même question en filigrane : qu'as-tu peur de perdre, Clovis, qui déjà ne se vide ? « À force de chercher une raison d'exister », répond-il, « j'ai fini par ne plus en trouver. [...] Libéré de penser !

Corto Maltese ne m'avait-il pas façonné un air d'explorateur détaché ? On ne se débarrasse pas comme ça de nos héros de jeunesse... [...] Le silence, voilà bien ce que je m'époumone à hurler. À chaque coup de silence, un écho particulier. [...] Mais on ne rit jamais deux fois d'une bonne blague. On s'est fait à la chute, depuis Adam et Ève. Préparons-nous donc au vent contraire. »

Voilà comment, « crapoteux » entre crapuleux et cahoteux, carrosseries « coruscantes » et autre « sérendipité », le français du roi franc s'offre à son destin de « butin de guerre », comme le clament fièrement les cousins algériens de mon bel ami. « Sans boussole. Ni horizon », prévient celui-ci, « Une seule destination : libre ! Libre de choisir son temps, le rythme de son pas ! »

C'est à cette aventure exaltante que vous voilà conviés, francophones du Monde entier ! Suivez le guide : il est expert...

Ian Mansour de Grange
Maata Moulana, juin 2021

Quand la terre a cessé de tourner

Un jour, la terre a tremblé sous mes pieds. Un grondement sourd qui remontait à travers les failles qui strient le sous-sol. Une vie se déroulait là-dessous, une agitation inimaginable que peu de gens auraient pu concevoir. À partir de ce moment j'ai cru à une fin du monde plus « raisonnable ». Cette chronique en est le fruit.

Il y avait eu bien entendu, quelques soubresauts qui avaient effrayé la population, bien vite repris dans les manchettes des journaux à grand tirage, qui en firent des titres gros comme des immeubles qui s'écroulent. Une plaque terreuse et boueuse soulevée par sa cousine violente et belliqueuse, venue du fond des abîmes avait ruiné les derniers taudis. Rien n'avait été prévu pour mesurer la tectonique du Sahara car on se fichait bien que quelques autochtones y aient planté leur Khaïma. Les secousses avaient aplati la dune d'Azouéga et les scorpions couraient en tous sens comme si leur radar interne était chamboulé. On ne les trouvait plus à leur endroit naturel et cela en rajoutait à la panique générale. Depuis, La misère, à force de désespérance, peinait à reconstruire. Les désolations claironnaient l'exil de Néma à Nouadhibou. Les temps s'annonçaient orogéniques. L'humanité se mentait...

Les pauvres tentaient de voler un peu de « prime time », mais leurs mines défaites ne soulevaient plus qu'une lointaine compassion. La grippe aviaire était passée par là. Les « Ben Laden » tripotaient l'Uranium à faire péter leurs entrailles et les bookmakers observaient les trajectoires meurtrières des cyclones en pariant sur la ville qui serait rayée de la carte dans la semaine. Autant dire que l'humanité ne rigolait plus devant un Dieu si dilettante.

On avait élevé des murs contre la haine. Elle nous pourrissait l'arbre de vie. Les Africains excellaient dans l'art de les escalader, les Mexicains dans le tropisme qui consistait à creuser des galeries les ramenaient invariablement, les deux pieds devant, au point de départ. Les digues n'avaient pas résisté à la montée des eaux. On imagine mal, combien un mètre supplémentaire de flotte salée peut submerger de terres habitées. La Hollande, pays de cocagne, inventa les champs flottants. Les tulipes poussaient sans arrosage, tandis que les vaches tanguaient, sans faire tourner le lait dans leurs mamelles. Le fleuve Sénégal élargissait le champ des rizières qui régalaient les nouveaux colons chinois ne laissant aux locaux que quelques miettes. On pressentait bien que le pire était à venir mais dans leur soif exagérée de profit, les hommes continuaient à voler ce qui n'était plus nécessaire. Quitte à disparaître, autant goûter aux fruits défendus dans un ultime élan capitaliste ! Il est difficile de se défaire d'un monde, même agonisant !

Le temps était de plus en plus décompté. Les vieux mouraient à des âges canoniques, que même les opérations esthétiques ne pouvaient sauver de la puanteur. Tandis que quelques hédonistes s'essayaient à bronzer sous leur combinaison en latex, les philosophes au teint blême dédramatisaient l'inévitable chute de la civilisation, à grand renfort de discours savants, incompréhensibles au commun des mortels. Nous étions devenus des analphabètes tous justes bons à consommer des utopies. Qui s'intéressait encore à ces quelques bribes de vocabulaire pour ergoter sans conviction sur l'histoire des civilisations englouties qui devaient nous enseigner la résilience ? Personne ne nous sauverait de l'amnésie généralisée. La narration historique réécrite mille fois par les puissants pour leur assurer une brillante destinée ne suffisait plus pour guider le monde dans la bonne direction. L'histoire de toute façon n'était plus enseignée, considérée comme une matière licencieuse et dangereuse !

Ce ne fut pas cet accablant réquisitoire qui me donna l'envie d'écrire cette chronique, mais un curieux ralentissement révélé par un sage hindou accroché à la solitude de son ashram. Sous ses pieds nus, la terre vibrait étrangement, menaçait-il. Ses yeux délavés scrutaient le mouvement éternel des étoiles dans le ciel qui prenait la tangente.

Il confia à l'Hindus Times ses constatations, pour le moins, étranges. Le cosmos défilait moins vite et les constellations se découvraient des formes géométriques inhabituelles. Le jour piquait et la nuit tiédissait. Fatalistes les ténèbres s'accommodaient des aubes qui s'éternisaient. Entraîné à déjouer les horaires, personne ne s'en était inquiété. Depuis deux ans, la terre perdait de sa vitesse. Le gap s'avéra prodigieux. Elle tournait cinquante-deux minutes et vingt-cinq secondes moins vite. On imputa ce phénomène à une nouvelle inclinaison, due selon un expert passé maître en roublardises, « À la variation du souffle de la stratosphère sur les masses convergentes qui secouent tous les dix siècles l'écorce terrestre. » On en resta là...

Ce ralentissement ne risquait-il pas d'engendrer un nouvel ordre, celui de l'immobilisme ?

Partout les églises fleurissaient. Les cœurs désacralisés se rassasiaient mal du vide existentiel qui avait joui de quarante années de glorieuses richesses. Si le temps s'enrayait, personne ne survivrait. Dieu avait des demi-frères partout. On les vénérât en écoutant de longs prêches millénaristes sur les écrans en plasma. Chaque foyer se retrouvait matin, midi et soir pour prier autour d'un petit autel où brûlait de l'encens. L'humanité avait peur, mais n'en laissait rien paraître. Les grandes villes se divertissaient comme au temps de la prohibition. L'alcool libérait mal de misérables démons. Les gens des campagnes pratiquaient leur yoga, méditaient dans le silence de leur communauté en survie, « spirulinisaient » leur quotidien et spiritualisaient la nature.

- Puisque le temps ralentissait, n'allait-on pas vivre plus longtemps ? Suggéra goguenard, un humoriste en vogue ! La blague ne fit sourire personne...

L'arrêt définitif de la rotation terrestre fut calculé avec une marge importante. Le ralentissement s'avérait peu linéaire. Au début on s'inquiéta, puis on s'habitua. On croyait aux miracles et l'humanité s'agita de plus belle. Aux temps anciens, la terre avait échappé in extremis à bien d'autres conneries...

Ce soir-là, je bivouaquais dans les dunes de l'Erg Ouarane avec mon ami Chibani. Nous devisions, comme à notre habitude, de Dieu, l'unique. Sous notre khaïma autour d'un thé, Il « m'exégisait » les sourates indiquant aux derniers nomades le chemin à suivre. Que pouvait arriver à ces loqueteux que Dieu avait préparés à la renaissance ? Rien ne viendrait perturber leur vie, tant ils étaient démunis. Eux survivraient, nous nous en réjouîmes. Un juste retour des choses, puisqu'un célèbre prophète avait prédit que les derniers seraient les premiers. 90 % de l'humanité loqueteuse pouvait reprendre espoir et elle ne s'en privait pas ! Les G.P.S qui guidaient les hommes dans leurs tergiversations ne servaient plus qu'à leur rappeler la position d'un port d'attache depuis longtemps englouti. Nous n'avions plus de direction. Le globe ne tournait plus autour du soleil. Le vent ne soufflait plus. Ombres et lumière...

Alors que la lune se couchait, protégée du blizzard derrière le frêle tissu de nos boubous, un froid inhabituel envahit le jour qui pointait son aurore à l'horizon. Nous étions habitués aux manifestations erratiques d'un astre grimant péniblement à 35°, pour ne plus y bouger. Rassurés, nous nous couchâmes au chaud dans nos duvets. C'est la pluie qui nous réveilla. Fine et glacée, elle laissa apparaître un arc-en-ciel. Le soleil n'avait pas varié sa position. Le silence emplissait les tympans. Le sol germait. Un grondement sourd venu du sous-sol nous effraya. Des pousses de

sboth par millier, dans un effort démesuré, foraient à l'unisson la croûte argileuse pour tenter une existence. Elles lançaient à l'astre pâlichon, leurs fines feuilles à chlorophyller. Des jeunes pousses, dans une dernière salutation au soleil, couvraient maintenant l'immensité désertique d'un gazon aussi dense que celui du stade Bernabeu. Chibani me prit la main et la serra sur son cœur. Tentait-il une dernière fois de se sentir vivant ? Sa confiance me fit tressaillir. Tant d'années à se coltiner des touristes dans l'émerveillement d'eux-mêmes sans se parler ; Tant de banquets sur les routes sans fin qui mènent nulle part sans se connaître ; Tant de projets qui n'avaient pu voir le jour faute de moyens sans se soucier si l'autre en souffrait. Une amitié silencieuse et discrète qu'aucun évènement n'avait été en mesure de révéler. Nous étions deux frères sans parents pour nous protéger, des atomes atomiques si puissants que nous avons résisté jusque-là et rien ne pourrait nous séparer. Nous étions vivants sans se le dire, nous le savions !

La terre venait de s'arrêter. L'Amérique resta dans la nuit. Un léger basculement sur la droite emporta sous les flots immobiles une partie des villes portuaires. Les films d'Hollywood l'avaient imaginé à grand renfort de trucages inédits et les foules s'étaient fait peur pendant une heure trente. Les visages se figèrent en un rictus effrayant. Un vent de sable chaud s'abattit sur les autoroutes occidentales repues de vacarme. Silence ! La pluie inonda le Sahara, qui n'y croyait plus. Cela ne dura pas...

Le même sage hindou, qui ne sentait plus la terre tourner sous ses pieds, ni les étoiles défiler sous ses yeux fatigués, perçut une légère sensation d'apesanteur, une espèce de vide intérieur plus puissant encore que le lâcher prise quotidien auquel il était habitué. Il annonça à l'Hindus Times que la terre chutait ou s'élevait, vu que dans l'espace, il n'y a ni haut ni bas ! Le vide nous avalait à plus de 1 000 000 kilomètres à l'heure...

- Dorénavant, nous allons nous soustraire à la gravité, et rire à l'infini ! Nous volons ! Insista le même humoriste, revenu à un peu plus d'intelligence.

Peu d'hommes résistèrent, l'instinct foudroyé par un si grand mystère. La vérité est trop dangereuse pour l'aborder sans détour. L'humanité avait-elle cru son bonheur éternel qu'elle négligea de protéger ses enfants ?

Chibani se redressa, les sens en éveil. Le sable roulait en vagues énormes du côté de l'Est. La rumeur grossissait.

- Vite dans la voiture ! Cria le chauffeur. L'onde remontait des profondeurs. Une ondulation géante qui propulsa en douceur notre Hi-Lux en un frêle esquif, vers l'avant. C'était beau, inédit ! Une fin du monde, telle que nous l'imaginions. Une démonstration de force qui trouvait son équivalent dans un coup de pied dans une fourmilière. Autour de nous le sable tourbillonnait. Le visage caché sous notre haouli, nous observions le monde basculer vers le néant. Six vagues successives roulèrent sous notre véhicule en amenant avec elle les couches inférieures et en laissant à la place, monter la croûte frémissante du renouveau. Ça fumait, comme si entre les fissures du crétacé, les sources si longtemps emmurées jaillissaient en pagaille. Le paysage s'était arrondi ! Le sable disparu avalé de l'intérieur tel un sablier géant avait laissé la place à un panorama helvétique.

Les cœurs fragiles ne supportèrent pas la nouvelle atmosphère gorgée de neutrons. La folie s'installa quand la résilience ne vint pas au secours de la désespérance. Alors, on mourrait sur pied, sans réfléchir, incapable de rien ! D'autres plus courageux, clapotèrent bêtement par manque d'alimentation, par carence de sang dans les systoles, encombrées de stress et de cholestérol. Le chaos intérieur répondait au chamboulement extérieur. L'humanité technocratique, robotisée et invincible chancelait. Les autoroutes bondées n'étaient plus que pistes ensablées. Les gratte-ciel ensevelirent des millions

de personnes prisonnières de leur cage dorée. Rien n'avait été prévu devant une telle calamité. L'occident au-dessus 40^{ème} parallèle ressemblait à un vaste désert d'où émergeaient les débris d'une civilisation engloutie. En dessous une nouvelle ère de prospérité s'annonçait. En attendant, la chute continuait sans perturber les équilibres. L'espèce s'adapterait vite à l'aspiration par le vide...

Notre camp flottait dans les airs, sans qu'aucun d'entre nous ne considérât le changement alarmiste. Et puis tout s'immobilisa. L'humanité en désaccord avec tout avait été avalée. Nous descendîmes pour fouler une terre grasse comme celle en Beauce. La croûte terrestre chauffée à blanc dans les abîmes tiédissait. Bientôt, le gazon régalerait nos millions de chameaux, le lait coulerait à flots et nous changerions nos pauvres carottes rabougries par d'immenses saladiers d'épinard et de brocolis. Il n'y aurait plus ni riches ni et d'indigents, que des désespérés en quête d'avenir pour régénérer l'ADN de la planète. Les nomades un peu éberlués comprenaient que la chance tournait à leur avantage. La connaissance instinctive du monde terrestre les favorisait. Très vite, les constellations guideraient les caravanes vers des lieux inédits. Les peuples se croiseraient, coopéreraient, car plus rien ne les empêcherait de se comprendre. Après l'abstinence, des générations de petits musulmans reconstruiraient un monde à leur image. Juste et pieux !

Nos petits-enfants s'adapteraient au nouvel ordre des choses. Et puis, on leur enseigna que la terre tombait à la vitesse de 15 000 kilomètres seconde ! La gravité terrestre s'était inversée il y a plus de deux cents ans. Les enfants oublièrent les cris de déchirement de leurs pères. Plus un seul n'écoula de requiem...

Le temps s'était immobilisé. L'apesanteur avait vaincu Archimède. Les cœurs rayonnaient. La science s'était exilée pour se

remettre de sa défaite. Personne n'envisagea le pire : Tourner en rond...

*À chaque coup de silence,
Un écho particulier*

Les mots

J'écris depuis longtemps! Au début, comme les débutants, je rajoutais des strates aux strates et j'en étais satisfait. Un gâteau peu ragoûtant et illisible ! Maintenant, j'élague et c'est l'exercice le plus difficile dans l'écriture. Vous verrez, j'ai encore du boulot !

- Clovis mon ami, mais qu'est ce qui te pousse à écrire ainsi des calembours, des phrases, des chroniques sans avenir ? Ne vois-tu pas qu'il est vain de croire que ton esprit embrouillé rencontrera une âme compréhensive, capable de déchiffrer tes maux ?

Cesse donc ces hiéroglyphes qui ne seront jamais gravés dans le marbre. Ta descendance t'aura oublié bientôt. Qu'est-ce que tu nous révelles qui ne l'est déjà ? Aurais-tu la prétention que tes mots, comme le prophète, Paix sur Lui, vient de Dieu ? Écoute-moi donc pauvre scribouillard ! Seuls compteront tes actes au jour du jugement dernier, souvenirs lointains d'un temps où les hommes construisaient des châteaux pour se défaire de la peur de mourir ! Dans ta bible, rappelle-toi des mots de l'Ecclésiaste : « Tout est vanité des vanités et poursuites du vent ! ». Quelles mouches du coche t'énervent à ce point pour ruer dans les brancards sur tout ce qui bouge. N'y a-t-il pas une limite à ne pas franchir dans l'explication du monde ? Ta boulimie verbale est un handicap au ressenti, au silence qui nous lave de tous nos maux. Craindrais-tu la tranquillité, la paix intérieure qui s'installe doucement pour te révéler l'indicible ? Écrire, c'est méditer en silence ce qui ne t'exonère pas du bruit que font tes phrases dans ton cortex.

Je sais bien que tu n'es pas le seul à gribouiller des pensées lumineuses et à entendre déjà les hourras de la reconnaissance. Nombreux sont les prétendants et rares sont les élus ! Dans les salons feutrés des maisons d'éditions, les lourds rideaux de velours

cachent mal l'ennui qui y règne. La cire empeste les éloges qu'on se lance à tue-tête pour mieux rester entre soi. Il n'y a pas pire lieu qui fasse rêver. Un bordel, où les mots se cherchent et s'accouplent dans une harmonie d'un académisme pompeux. Est-ce ainsi que les hommes lisent ? Une littérature de bon aloi, sans conspirateurs ni gigolos ! Des histoires qui racontent des mensonges officiels, au fil du temps devenus vérité. Une entreprise de stabilisation de la pensée qui ne recule devant aucune révolution. Les chouans qui te ressemblent resteront à leur place parce que la programmation a atteint les cerveaux avec une telle ampleur, qu'il me semble vain que nos contemporains puissent douter de leur emprise au système. Quelques-uns t'encenseront peut-être un jour, mais leur mémoire est courte au moment de leur propre gloire. Dans cette aventure, même d'Artagnan serait renversé. Il n'existerait même pas. On n'aime pas les iconoclastes aujourd'hui ! N'attends rien de tes pairs si ce n'est jalousie et cupidité si ton œuvre vaut quelques piastres.

La source qui t'inspire est d'une nature moins littéraire que tu ne le penses ! Elle puise dans ta naissance hasardeuse, dans les cellules pieusement offertes par la seule volonté de Celui qui, au jour de sa Gloire, te révélera que le poids de ton œuvre n'a d'égal que celui de tes maux ! Si tu as quelque chose à me raconter qui puisse m'émouvoir, c'est sans doute parce que tu as traversé des guerres qui ne t'ont pas tué ni enrichies non plus. Sur les champs de bataille les âmes labourées t'ont ensemencé. Cette semence est ta chance !

- Chibani, espèce de vieux sage décadent, cesse tes jérémiades ! Tes propos ne s'appliquent pas à moi !

Je suis Clovis, fils d'Amira Mechri Hadj Adjémi, mais j'écris pour moi seul !

Je n'ai plus d'attraits pour cette existence, ni assez d'ambition pour flatter quiconque. En cela, je diffère de tous les écrivains qui dans leur immense majorité se croient élus, la plume à la main, et se font humbles devant les caméras. Tout ce que je décris l'a déjà été. Tout ce que je vois a sans aucun doute été vu par un autre homme. Tout

ce que je pense a certainement été réfléchi. Mes yeux cherchent la vérité dans le cœur de mes héros. Ils sont nus comme des vers et je les habille à ma guise. Un jour, vaillant, l'autre peureux à souhait ! Cette palette extraordinaire me donne des airs de peintre de la renaissance. J'en jouis sans en abuser et si certains de mes personnages échappaient à ma surveillance pour trop ressembler à la concurrence, je les remettrais vite dans le droit chemin de la vérité !

- À quoi bon vouloir être différent des autres, Clovis ? Recommencer à l'infini des historiettes, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ni demain ni ailleurs ! Répéter sur une feuille de papier ces maux inlassablement, irrémédiablement sourds aux suppliques des aïeux, de leurs batailles perdues est pure sottise. Ne t'épuise pas en vain. J'ai besoin de toi pour construire, pour planter et récolter...

- Chibani, j'écris la vérité et ce qui en découle : l'amertume d'être né ! Il n'y a rien d'enviable au progrès de l'Homme. Il n'envisage que le pire : Sa propre destruction... Tant d'éloges pour ceux qui nous mènent à notre perte sont bien le signe de notre limite intellectuelle. Actuellement, on nous roule dans la farine à travers des prix littéraires dont le but est l'uniformisation de la pensée. Émanciper les esprits n'a plus cours auprès de nos roitelets. Seuls les favoris, les péroneurs, les tricheurs, les télégéniques gagnent ! Quelle misère que cette pantomime qui abâtardit la littérature. Oui, la consanguinité appauvrit les gènes et cela vaut dans tous les domaines qui ferment la porte aux « étrangers ».

- Clovis, tes pas s'effaceront, balayés par le vent déchiquetant mot à mot la trace de ta gloire posthume. Remettre les hommes sur le droit chemin, les méritent-ils vraiment ? Ne claquer pas la porte, elle s'en trouvera bien un jour. Nous ne sommes qu'à l'orée de notre existence. Cette ébauche, celle que tu décris dans tes

chroniques est assez juste mais pas définitive. Ton temps est compté et en pressant l'avenir, tu ne te préoccupes que de toi seul. Le futur à son horloge et chaque seconde valent mille ans.

- J'écris Chibani, car la joie qui me tenait debout m'a quitté. Je consigne dans la prière des mots, magma de mon être, exposé aux brûlures du soleil. Je me purifie sur une feuille blanche, pauvre linceul, suant à chaque injure proférée, plus lourde de siècle en siècle. Larmes d'encre sur papyrus électronique envoyé sur la toile comme une bouteille à la mer, ballottée par la critique malvoyante ! L'écriture est mon Sahara. Une étendue qui ne demande rien dont l'avenir n'intéresse personne et qui parfois au crépuscule s'enflamme tout seul ! Un univers vierge qui reverdit à l'hivernage traversé par des torrents creusant des sillons aussi profonds que les rides des hommes.

- Mon pays, ma ville, ma maison et moi-même t'avons accueilli comme la loi de l'hospitalité l'exige. Tout nomade sait qu'il ne mourra jamais seul et assoiffé, si la Providence veut bien de lui. Nous sommes ton secours et cela ne s'écrit pas. Je t'ai nourri, Clovis et je n'attends rien en retour qui me déshonorerait. Mais ne gâche pas ma joie de t'espérer enfin guéri ! Pose ta plume et sèche tes larmes.

- C'est en me laissant guider que j'écris ! Chibani, sent mes maux comme un livre ouvert aux quatre vents. Lis-moi comme une nouvelle qui raconte la vie banale d'un homme qui se voulait un héros. J'écris comme je prie, avec les mots du cœur, la plume trempée dans le sang de mes ancêtres, leur souffrance devenue une plaie inguérissable ! À l'aune de la vieillesse qui pointe déjà son odeur âcre et fétide, je ne peux plus fuir comme au temps où je riais avec les filles de joie, exténué par mon travail et les plaisirs corrompus.

Alors vient le jour où la vérité transperce comme un javelot l'homme invulnérable et le laisse seul au milieu d'autres corps gisants !

- Pauvre Clovis, tu es comme nous tous, à la recherche de la gloire, l'argent et l'oubli. Tu écris pour te débarrasser de maux qui te rongent insidieusement : Jalousie et peur de la mort. Tout cela alimente ta verve vertueuse. Raconte-nous des histoires qui brisent les chaînes, libèrent les mythes pour en finir avec le mensonge. Fais-nous croire à un héros qui ne nous ressemble pas : beau, courageux, tandis qu'une princesse l'attend au bar d'à côté, déguisé en serveuse.

- Moi, Chibani, j'écris en pleine conscience, sachant que personne ne tirera de leçon pour lui-même, des quelques fulgurances qui me viennent de trop loin pour les expliquer. Et, si par hasard, cette chronique advenait à l'oreille d'un humain endormi, qu'elle réveille sa curiosité et l'amène à tourner les prochaines pages sans l'ennuyer. Alors seulement, je m'assoupirai heureux ! Chibani, j'écris pour moi seul !

- Clovis tu me rappelles ce vers oublié d'un ancien : « ô ! Svelte plume de roseau, ô ! Lisse papier de roseau, rendez-moi mes vaines actions, ma jeunesse et ma folie. »

*Que vais-je laisser sur cette terre ?
Rien qui vaille se poser la question*

La fille

L'amour est un sentiment curieux. À la fois, plein d'aménité mais aussi trop finassier pour être vraiment sincère. Longtemps, j'ai cru que mes émotions envers une jolie silhouette étaient véritables jusqu'au jour où par le hasard de mes lectures j'appris que l'état amoureux n'était qu'une construction mentale et un ensemble de réactions chimiques qui variaient selon les individus. Une part de moi m'échappait puisqu'il n'y avait plus de certitudes dans mes ressentis. Était-ce son regard qui me rappelait celui de ma mère ? Sa position sociale qui allait forcément m'élever ou un grain de beauté exactement comme ma nounou adorée ! J'ai fermé le livre et je me suis maudit d'être amoureux !

Il s'était accoudé à la fenêtre laissant le vent fouetter les rebords de son chèche. Le paysage était lamentablement monotone comme d'habitude, mais cela l'apaisait. Chaque buisson évoquait quelque événement qui avait marqué sa vie et il se mit à ruminer son passé. Quelques acacias squelettiques luttaienent contre l'aridité par une multitude d'astuces. En interrompant leur croissance, ils se préservaienent du vent tandis que les racines s'allongeaient à la recherche d'une humidité souterraine. La nature défilait sans une seule pensée pour ce pauvre type de passage et encore moins pour elle-même !

Il connaissait la route par cœur, ce qui aussitôt eu pour effet de calmer ses esprits. Au moins il n'y aurait pas d'imprévu. C'est ce qu'il pensait ! Le trajet vers Atar, maintenant, il le faisait deux fois par semaine dans les deux sens. Il avait trouvé un travail, une raison de ne plus se plaindre et un certain engouement à se lever chaque matin. Pour lui, c'était inestimable ! Dans ce paradis minéral, on se contentait de peu. C'était le premier signe d'un apprentissage réussi. Il apprenait vite pour ne pas mourir jeune et sans

descendance. Comme l'acacia, il cherchait sa subsistance en réveillant ses propres ressources que le monde occidental lui avait cachées. Fouiller le sable à la recherche de sa source intrinsèque pouvait prendre un certain temps pour un individu mal préparé au désert.

Une pensée depuis peu lui revenait, celle de cette fille qui lui avait demandé de bien faire attention, car la route jusqu'à Akjoujt était dangereuse. Il lui avait rétorqué qu'il détestait conduire et qu'un chauffeur l'acheminerait à bon port. Il en était toujours ainsi. Mais depuis combien de temps quelqu'un s'était-il intéressé à sa personne ? Ça l'avait un peu touché.

La poussière ne l'incommodait plus. Néanmoins ses yeux piquaient parce que ses larmes glissaient doucement dans la gorge, quand ses souvenirs remontaient inéluctablement. Réminiscences communes à tous les hommes trompés qui s'en veulent de n'avoir pu trouver la solution d'un amour à l'agonie. Il se haïssait dans ces moments et il mit cela sur la fatigue comme d'habitude ! « Tu es poussière et tu redeviendras poussière ! »

Il en avait maintenant l'intime conviction. Une séparation c'est du 50/50 et chaque fois qu'il entraînait derrière lui, des touristes sans assurance qui s'extasiaient de tant de beauté minérale, il ne s'en voulait plus de ses sautes d'humeur, de ses exaspérations puisqu'il en était à moitié responsable. À l'instar des hommes un peu fous, le sable l'avait abrasé suffisamment pour qu'il ne reste du passé que quelques bribes de vie un peu joyeuses et essentielles : Deux visages d'enfant sur une vieille photo de famille et une lettre de rupture qui encomrait encore son portefeuille. Les reliques donnent de l'espoir aux hommes de peu de foi !

Il cracha. Le sable mêlé au sang procura une belle couleur à sa misère, un résumé de sa vie solitaire à parcourir les *Sahara* de son existence peu commune. Personne n'attendait rien de lui, car lui-